

« **Renouveau et désordre, la fin du monde dans *Fight Club*** »

Frédéric Lepage

**Pour citer cet article :**

Lepage, Frédéric. 2001. «Renouveau et désordre, la fin du monde dans *Fight Club*», *Postures*, Dossier «Littérature américaine, imaginaire de la fin», n°4. En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/lepage-4>> (Consulté le xx / xx / xxxx). D'abord paru dans : Lepage, Frédéric. 2001. «Renouveau et désordre, la fin du monde dans *Fight Club*», *Postures*, Dossier «Littérature américaine, imaginaire de la fin», n°4, p. 81-89.

## RENOUVEAU ET DÉSORDRE

### *La fin du monde dans *Fight Club**

Frédéric Lepage

L'approche de l'an 2000 a été l'occasion d'une réflexion sur l'idée de la fin du monde, événement annoncé par de nombreuses religions. À cet égard, plusieurs œuvres cinématographiques ont abordé cette problématique. L'une des plus pertinentes a sans doute été *Fight Club*, film américain réalisé par David Fincher d'après un roman de Chuck Palahniuk. L'intérêt principal de cette œuvre est sa posture vis à vis du discours eschatologique de la société américaine et envers le discours anticipatoire que diffusent les personnages. Nous verrons d'ailleurs que le film pose à plusieurs reprises et de multiples façons un regard critique sur ces deux visions de la fin du monde.

### ***Fight Club et la pensée eschatologique des puritains américains***

*Fight Club* est le récit de Jack, coordonnateur de rappel pour un ingénieur automobile, qui fonde un groupe de combat avec Tyler, simple vendeur de savons. Sous l'influence grandissante de Tyler, le « fight club » commet divers actes de terrorisme et devient le projet « Apocalypse » dont la visée est de détruire la société actuelle afin de lui substituer un monde dicté selon les principes de Tyler. Suite à une prise de conscience des enjeux inhérents à ce club, Jack (qui fait aussi la narration en voix hors-champ) est gagné par la peur et essaie d'arrêter le complot ; c'est alors qu'il apprend que lui et Tyler constituent la même personne. Bien que Jack parvienne à se

débarrasser de son double psychologique, il n'arrive toutefois pas à esquiver le pire : l'explosion des tours des compagnies financières, dernière scène du film qui marque la fin de la société de consommation<sup>1</sup>. Ce faisant, le film nous situe dans un chronotope préapocalyptique, là même où « *la fin est sur le point d'arriver [...]* » (Gervais, 1999, p. 202). Ainsi, nous n'assistons pas aux conséquences directes de la fin, mais sommes plutôt confrontés aux événements qui la précèdent et qui en ont été la cause.

Réalisé aux États-Unis, *Fight Club* présente une histoire dont les caractéristiques sont en relation avec la pensée eschatologique qui a accompagné la colonisation de ce pays. Mircea Éliade, dans son livre *La nostalgie des origines. Méthodologie et histoire des religions*, illustre de quelle façon le désir de fonder un monde nouveau et paradisiaque a influencé (et influence encore) la société américaine. La pensée eschatologique s'appuie ainsi sur le souhait d'un retour en arrière, d'un retour au paradis : « *La colonisation des deux Amériques a débuté sous un signe eschatologique : on croyait que les temps étaient venus de renouveler le monde chrétien, et le vrai nouveau était le retour au Paradis terrestre [...]* » (Éliade, 1971, p. 153). Cette croyance explique l'importance, aux États-Unis, du culte de la nouveauté, dans lequel « *on espère en une renaissance, on attend une vie nouvelle* » (Éliade, 1971, p. 163). Une telle volonté de recommencement est exprimée par les personnages du film de Fincher. Ainsi, le narrateur explique à un policier la raison pour laquelle les sociétés de crédit sont visées par les bombes du projet « Apocalypse » : « *Quand on annule les dettes sur les cartes, on remet le compteur à zéro. On crée une pagaille complète* ». Le projet vise à détruire la société de consommation et à opérer un véritable recommencement, soit à « *remettre le compteur à zéro* ».

Avant de pouvoir être appliqué à la société en général, le renouveau affecte ceux qui s'attaquent au monde jugé hostile, c'est-à-dire les membres du « fight club » et du projet « Apocalypse ». Ici, nous pouvons noter un autre parallèle avec les premières colonies américaines, où est prôné un « dénuement » des individus qui doivent préparer la venue du nouveau monde : « *Pour les puritains, la principale vertu chrétienne était la simplicité. Par contre, l'intelligence, la culture, l'érudition, la politesse, le luxe étaient la création du Diable* » (Éliade, 1971, p. 161). Le recommencement du monde doit être précédé, chez les pionniers, d'un état que l'on pourrait qualifier de vierge, caractérisé par peu d'instruction et peu de possessions matérielles. Ainsi, pour fonder un monde paradisiaque, il faut se débarrasser de tout ce qui serait susceptible de rappeler l'ancienne société, il faut revenir à une « *innocence adamique* » (Éliade, 1971, p. 166) : « *Les pionniers proclamaient leur supériorité morale sur les Anglais, tout en se reconnaissant inférieurs en ce qui concernait les vêtements et la culture* » (Éliade, 1971, p. 162). Plusieurs passages de *Fight Club* présentent également une progression vers une innocence matérielle et intellectuelle. Tyler est en faveur d'une perte des biens de consommation. Par exemple, il dit : « *Je rejette les bases mêmes de la civilisation, tout spécialement l'importance des possessions matérielles* ». Quant au narrateur, il perd son appartement luxueux

et tous ses objets lors d'un incendie. Tyler l'héberge alors dans sa maison, une demeure en ruines où les escaliers se brisent, les toits fuient et où l'électricité est défectueuse. D'un logement cossu, le narrateur se trouve relocalisé dans un abri qui ne lui offre qu'un confort et une protection minimalistes. Les membres du projet « Apocalypse » possèdent également peu de biens, ils habitent dans la maison du narrateur et de Tyler et n'ont que des vêtements noirs ainsi que l'argent nécessaire aux frais de leur enterrement.

De plus, une innocence intellectuelle peut être observée chez les adeptes de Tyler. Nous apprenons que « *la première règle du projet Apocalypse, c'est qu'on ne pose pas de questions* ». Cette loi, entre autres, empêche les membres de trouver un sens à leurs actions terroristes. Ainsi, quand le narrateur leur demande de justifier un acte (« *Qu'est-ce que vous avez fait au juste ?* »), les adeptes rient et invoquent cette règle, qui les dispense alors de poser un jugement réfléchi sur leur geste. Par ailleurs, les membres du projet éprouvent une fascination aveugle pour Tyler et son enseignement, attraction à laquelle ne s'oppose aucune réflexion. Lorsque le narrateur parcourt anonymement les États-Unis à la recherche de son double, certains membres du club lui révèlent les croyances fausses et invraisemblables qui circulent au sujet de Tyler. Un nouveau membre va même jusqu'à lui confier que « *[Tyler] se fait faire de la chirurgie faciale* » à intervalles réguliers. Pour le narrateur, ces rumeurs sont contraires au bon sens et il les qualifie de bêtises : « *C'est la chose la plus idiote que j'ai entendue* ». Ainsi, *Fight Club* met en scène un retour à une innocence matérielle et intellectuelle qui semble s'apparenter à l'idée développée par Mircea Éliade qu'est celle d'un retour à l'homme adamique. Toutefois, ce motif du retour à une « virginité » originelle qui marque l'œuvre de David Fincher se distingue de l'idéologie puritaine. En effet, les adversaires de la société de consommation américaine ne peuvent pas se conformer entièrement au discours eschatologique sur lequel est fondé leur pays. Les caractéristiques des adeptes du « fight club » et du projet « Apocalypse » peuvent être identifiées à un retour à l'état sauvage de l'homme, un état « *qui a quelque chose d'inhumain, [qui] marque un retour aux instincts primitifs* » (Le Nouveau Petit Robert, 1999, p. 2043). Ces traits relèvent souvent moins d'un homme civilisé que d'un homme près de ses instincts, près de ce qui est socialement considéré comme étant les caractéristiques animales de l'espèce humaine. Ainsi, la violence et le combat exercent un grand attrait sur les personnages. Lors de son premier combat contre Tyler, le narrateur ressent de la douleur mais ne la refuse pas : « *Ça fait vraiment mal. Frappe-moi encore* ». La violence est désirée, recherchée. Elle attire de plus en plus de personnes, d'où la popularité grandissante du « fight club ». À la fin du film, presque chaque grande ville des États-Unis possède une succursale.

La présence de la sexualité dans le film peut également être considérée comme un trait animal. Tyler exprime librement ses désirs envers Marla : leurs cris traversent les murs et sous les coups répétés contre le lit, quelques morceaux

de plâtre tombent du plafond de l'étage inférieur. Seul l'acte physique est important pour Tyler ; il n'est pas question de sentiment : « *Ce n'est pas de l'amour, c'est de la baise sportive !* ». Cet accent mis sur la sexualité, sur l'aspect sexuel des relations hommes-femmes, se manifeste aussi chez les membres du « fight club ». Lors du reportage télédiffusé sur un de leurs actes terroristes, un membre exprime son avis sur la beauté de la journaliste : « *Ouais, elle est pas mal !* » Ces exemples de la violence et de la sexualité montrent un retour à l'homme<sup>2</sup> « sauvage » et instinctif. D'ailleurs, plusieurs métaphores évoquées dans le film mettent en jeu une analogie entre l'homme et l'animal. La maison de Tyler, par exemple, est polluée par les vapeurs des usines de papier et, de ce fait, elle est comparée à « *l'odeur des copeaux de bois d'une cage à hamsters* ». Aussi, lorsque la première recrue du projet « Apocalypse » finit de se raser le crâne, Tyler le qualifie de « *singe de l'espace* ». Sachant que la métaphore « *consiste à projeter sur un des pôles, [...] qui constitue le thème, ce qui est vrai de l'autre, le phore* » (Gardes-Tamine, 1996, p. 131), nous pouvons affirmer que les phores (cage à hamsters, singe) projettent une caractéristique animale sur des thèmes « humains » (maison pour humains, recrue). L'homme est rapproché de l'animal, comme dans les scènes de luttes où les adeptes, tels une meute hurlante, entourent les deux combattants. Ainsi, *Fight Club* présente une vision particulière de l'homme qui participe à l'instauration du nouveau monde : un individu qui retourne vers ses traits animaux.

Pourtant, cette vision diffère de celle du puritanisme. Tandis que le courant de pensée puritain propose un retour aux origines dans un cadre religieux où Dieu est présent et où, par exemple, la luxure était à proscrire (Éliade, 1971, p. 163), Tyler a plutôt une vision agnostique : Dieu n'a aucun rôle à jouer. Il dit au narrateur : « *Dieu n'en a rien à faire de toi. [...] On n'a pas besoin de lui* ». En fait, le recommencement souhaité des puritains qui allait dans le sens d'un retour aux origines bibliques (retour au paradis et à l'innocence adamique), s'oppose irrévocablement au renouveau souhaité par Tyler et ses adeptes. De ce fait, les membres du « fight club » visent un retour à l'homme et au monde préhistoriques. Tyler rejette la société de consommation au profit d'un mode de vie inspiré des premiers humains, basé sur la chasse et la cueillette. Il se questionne sur l'utilité des écredons : « *[...] est-ce que c'est essentiel à notre survie, dans le sens chasseur-cueilleur du mot* ». Dans le monde auquel rêve Tyler, la nature envahit complètement la société actuelle jusqu'à venir la ruiner et les individus subsistent de la même façon que les hommes préhistoriques : « *Dans le monde que j'imagine, on chassera le wapiti dans les forêts qui pousseront sur les ruines du Rockefeller Center. [...] On grimpera le long des lianes vertes qui enveloppent la tour Sears [...]* ». Ainsi, les personnages de *Fight Club* ne s'inscrivent que partiellement dans la pensée puritaine d'un recommencement du monde et d'un retour au paradis. Contrairement à l'imaginaire américain de la fin, ils désirent retourner vers leurs instincts animaux, vers une société semblable à l'ère préhistorique : c'est un retour aux temps premiers de l'homme. C'est

pourquoi, leur discours eschatologique se veut une critique, une reformulation de la pensée puritaine.

### *La pensée eschatologique des personnages*

*Fight Club* met en scène des protagonistes qui s'éloignent du discours fondateur de leur pays, ceux-ci ne sont pas satisfaits de leur vie. Ils sont conscients des défauts de la société à laquelle ils appartiennent et, pour cette raison, ils veulent tout recommencer sur de nouveaux principes. Toutefois, est-ce que leurs actions suivent leurs paroles ? Est-ce que le « troupeau » de Tyler adopte une attitude réellement différente de la société de consommation et du discours puritain qui y a donné naissance ? Nous pouvons évidemment en douter devant l'état de soumission presque religieuse à laquelle Tyler réduit des membres du « fight club ». Ils travaillent alors qu'il lance ses enseignements dans un mégaphone. Ils le regardent avec des yeux admiratifs. Ne pouvant pas être remises en question (car telle est la première règle du projet « Apocalypse »), les paroles de Tyler sont élevées presque au rang de dogmes. En fait, l'attitude de ces adeptes se rapproche de celle des membres des sectes religieuses tristement célèbres pour leur suicide collectif (celle de Waco par exemple), où la vie est peu importante. Un membre tué au cours d'une mission ne devient qu'une preuve embarrassante à cacher rapidement. Tyler parle d'un de ses élèves comme d'« *un singe de l'espace prêt à sacrifier sa vie pour la bonne cause* ». Alors que Tyler prétend réduire à rien le rôle de Dieu, il remplit une fonction similaire à celle d'un chef spirituel : « *Tôt ou tard, on devenait tous ce que Tyler voulait qu'on soit* ». Le caractère religieux du discours eschatologique puritain est certes écarté sous sa forme traditionnelle et chrétienne, mais il revient sous une forme humaine. Un dieu est remplacé par un autre<sup>3</sup>.

Ainsi, sous des apparences différentes, le « fight club » et le projet « Apocalypse » reproduisent plusieurs comportements et erreurs auxquels ils s'opposent en principe. Alors que le discours des personnages était une critique de la pensée puritaine, le spectacle de leur incohérence, de l'inadéquation entre leurs principes et leurs actes nous invite en quelque sorte à remettre en question leur critique. Plus précisément, nous analyserons comment le problème identitaire, caractéristique de la société de consommation, se retrouve également chez ceux qui combattent ce style de vie.

Nous observons un conflit entre l'individualité et la non-individualité dans la relation qu'entretient le narrateur, au début de l'œuvre, avec la consommation. Lors de ses voyages d'affaires, il est confronté à plusieurs produits préparés spécialement pour un usage unique et individuel. Les avions offrent, entre autres, des sachets de sucre et des doses de crème individuels. Les produits d'hygiène fournis par les hôtels suivent le même principe : petites portions de shampoing et de savon, cotons-tiges et pastilles emballés

individuellement, etc. Une prédominance semble accordée à l'individu, chaque objet (destiné pour un usage personnel) exacerbe l'individualité de l'utilisateur. D'ailleurs, une relation analogue gère les liens entre le narrateur et le choix de ses meubles « IKEA » : « *Quel genre de service de table me définissait en tant que personne ?* ». Le personnage se définit et se différencie d'autrui au moyen de ces articles, il cherche donc à affirmer son individualité grâce aux produits de la compagnie « IKEA ». La société de consommation exacerbe ainsi l'individualité. Cependant, d'autres énoncés du film détruisent cette illusion et laissent aussi entendre que ce mode de vie nie l'individualité. Tyler entame un discours contre la consommation et il engage une autre vision des relations entre les objets et les personnes : « *Les trucs que tu possèdes finissent par te posséder* ». Au lieu de nous approprier les biens, de les faire nôtres, nous sommes sous l'emprise des objets. Plutôt que d'affirmer l'individualité, la possession d'articles de consommation la détruit.

Comment cette destruction s'accomplit-elle ? Ces biens sont produits en énorme quantité, ils ne sont pas uniques : par exemple, l'appartement du narrateur se meuble progressivement d'articles « IKEA » accompagnés de leur numéro de série et d'une brève description, comme dans un catalogue de commande. Les objets sur lesquels les gens fondent leur identité sont des copies. Par conséquent, ces personnes perdent aussi leur individualité, leur unicité, et deviennent aussi des copies. Le narrateur émet une observation qui confirme notre propos. Alors que nous voyons ses collègues de bureau habillés de façon semblable tous à côté d'une photocopieuse et buvant machinalement un gobelet de café provenant de la même compagnie, « Starbucks », il dit : « [...] *tout n'est plus qu'une copie d'une copie d'une copie* ». Dans la société de consommation, les personnes recherchent leur unicité à l'aide d'objets qui nient, dans le même processus, leur individualité. Tyler s'oppose à ce mode de vie, mais les conditions qu'il impose à ses adeptes ont pourtant pour effet d'anéantir également leur individualité, de les transformer en membres indistincts d'un groupe. L'apparence physique des membres est si semblable (cheveux rasés et vêtements noirs) que, à quelques exceptions près, nous pourrions croire qu'ils sont interchangeables.

Plus significatif encore est l'élimination d'une des marques les plus explicites de l'individu, c'est-à-dire son nom. « *Dans le projet "Apocalypse", nous n'avons plus de nom* », rappelle un des adeptes au narrateur. Ce dernier tente malgré tout de redonner une individualité à un membre qui vient de mourir en insistant sur son nom, Robert Parolson. Toutefois, immédiatement après, ce nom perd toute fonction identitaire. Les adeptes interprètent mal les propos du narrateur et croient qu'il instaure un rite funéraire : « *Quand on nous tue, un membre du projet "Apocalypse" a un nom. [...] Il s'appelle Robert Parolson. Il s'appelle Robert Parolson [...]* ». Le nom est scandé et hurlé par les membres autour du mort, geste qui sera répété, plus loin, en l'honneur d'une autre victime. Ce qui devait être un acte de dénomination individualisée a été transformé en son

contraire. Le nom a perdu sa capacité de représenter une personne parmi les autres : il est assigné à n'importe quelle personne qui est morte. Une marque de non-individualité (le nom Robert Parlon qui est devenu un nom collectif) est assignée à des non-individus (des morts). Le nom ne désigne plus une personne, mais un groupe de morts indistincts dont il faut se débarrasser. Alors que la société de consommation offrait l'illusion d'une individualisation, le « fight club » et le projet « Apocalypse » rendent explicite la disparition de l'individu. Les personnes ne sont plus des copies qui se croient uniques, mais une masse de gens qui se savent indifférenciés. Tyler affirme s'attaquer au monde contemporain en raison, entre autres, des troubles identitaires qu'il occasionne, mais il reproduit le même problème à l'intérieur de son organisation terroriste.

### **Fight Club : *regard critique sur deux discours eschatologiques***

Le film *Fight Club* présente deux remises en question de discours eschatologiques : il présente une contestation de la pensée puritaine tout en montrant les contradictions de ses personnages. Tyler et son armée terroriste présentent des problèmes, des caractéristiques similaires à ceux de la société américaine qu'ils tentent pourtant de détruire. *Fight Club* met en scène une solution possible à un malaise social et la réfutation de cette solution. D'autres éléments de ce malaise, comme la violence, mériteraient d'être approfondis dans une prochaine étude.

## NOTES

<sup>1</sup> En fait, « Jack » n'est pas le vrai nom du personnage / narrateur (joué par Edward Norton). Il est désigné ainsi par lui-même et son double (interprété par Brad Pitt), mais jamais il ne sera nommé par les autres personnages. D'ailleurs, le générique final le désigne simplement comme étant « le narrateur » : dans le reste du travail, nous l'appellerons aussi « le narrateur ». Cependant, comme cette analyse ne portera pas sur le dédoublement de la personnalité, nous traiterons le narrateur et Tyler comme des entités distinctes (à moins d'indications contraires).

<sup>2</sup> D'ailleurs, seuls des hommes sont admis dans le « fight club ». Le rôle respectif des hommes et des femmes dans ce film resterait à explorer.

<sup>3</sup> Alors qu'il pleure sur le chandail de Robert Parlon, le narrateur (qui est aussi Tyler) laisse une empreinte de son visage qui ressemble à celle laissée par le Christ dans le saint suaire de Turin. Cet événement, qui survient au début du film, annonce le rôle religieux que le narrateur / Tyler aura à assumer.

## BIBLIOGRAPHIE

- ÉLIADE, Mircea. 1971. « Paradis et utopie : géographie mythique et eschatologique » dans *La nostalgie des origines : Méthodologie et histoire des religions*, Paris, Gallimard, p. 149-184.
- GARDES-TAMINE, Joëlle. 1996. *La rhétorique*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus ».
- GERVAIS, Bertrand. 1999. « En quête de signes : de l'imaginaire de la fin à la culture apocalyptique » dans *Religiologiques*, n° 20, p. 193-209.

## FILMOGRAPHIE

- FINCHER, David. 1999. *Fight Club*, États-Unis, Twentieth Century / Fox, 140 min.